

## Les exigences du journalisme et l'Idée Olympique

par Andres Mercé Varela



*Docteur en droit, vice-président de la commission de football de l'« Association Internationale de la presse sportive ».*

Il est très heureux et en même temps significatif que la Faculté des Sports de l'Université de Barcelone ait donné à un journaliste sportif l'occasion de témoigner de l'inquiétude de la dimension et de la densité qu'occupe actuellement le sport dans le monde.

Je m'efforcerai ici d'expliquer le conditionnement du journaliste face au phénomène Olympique tel qu'on le constate à l'heure actuelle. Je ne puis dire «à l'heure actuelle» sans faire allusion à l'intuition dont a fait preuve cette Université pour le choix du sujet et de la date. J'ai eu l'idée de cette conférence en octobre de l'année dernière, lorsque les problèmes de l'Olympisme et des sports, bien que permanents, n'étaient pas autant d'actualité qu'aujourd'hui. En effet, les rotatives des journaux du monde entier, qu'ils soient à caractère sportif ou général, parlent de la disqualifi-

cation éventuelle de certains skieurs des Jeux Olympiques de Sapporo et, du fait que le ski lui-même pourrait éventuellement être exclu du programme des Jeux Olympiques. Alors que l'on condamne le président du Comité International Olympique parce qu'il veille au respect de la règle Olympique 26, peut-être trop stricte, un fait providentiel venant étayer ma thèse, me vient des antipodes. Il s'agit de la série de records que Shane Gould, une jeune nageuse de 15 ans, vient de battre, démontrant ainsi qu'il n'y a pas de limite aux performances humaines dans le monde des sports et que, en 1972, il est parfaitement possible d'être amateur et d'arriver aux plus hautes sphères de la compétition sportive. Shane Gould, une jeune fille de 15 ans, démontre en effet, jour après jour, que l'on peut arriver au sommet des performances sportives en suivant un régime de travail tout à fait logique, tout en restant amateur au sens strict du terme. Shane Gould consacre quotidiennement 10 heures à son sommeil, 7 heures à ses cours, 4 à son entraînement et trois pour prendre ses repas, aller à la piscine, etc..., alors que les loisirs prévalent dans tous les pays civilisés, que la semaine de 40 heures est à portée de notre main, si elle n'a pas déjà été obtenue, il nous faut bien admettre qu'en consacrant deux jours pleins au sport, on peut se spécialiser de manière à se hisser aux plus hauts niveaux et faire mentir ceux qui prétendent que le professionnalisme est obligatoire puisque l'on peut démontrer que la structure du monde moderne nous donne suffisamment de temps pour travailler, faire du sport et des études.

Dans un monde quotidiennement en but aux vicissitudes politiques, aux transformations économiques et financières et aux problèmes de tout ordre, force nous

est de reconnaître que rien, si ce n'est le sport, n'a pu mettre tous les pays du monde et tous leurs citoyens sur un dénominateur commun.

Loin de moi l'intention d'affirmer que le sport est la seule langue universelle. Toutefois, et vous en conviendrez avec moi, rares sont les moyens de communication que l'on pourrait appeler langue universelle qui puissent être compris et assimilés par toute l'humanité de façon immédiate, directe et instantanée. Et c'est là précisément une des vertus essentielles du sport. Pédagogues et moralistes vous diront que le sport est l'instrument idéal de formation de l'individu et de son caractère; médecins et physiologues prétendront que c'est le meilleur moyen pour atteindre le développement harmonieux du corps humain; les hommes politiques estimeront que le sport est le meilleur système pour atteindre la masse, capter sa volonté, recueillir ses votes et s'assurer de sa soumission; industriels et commerçants vous diront que le sport est le marché de consommation le plus fabuleux que l'on puisse concevoir; les publicistes voient dans la masse énorme de fanatiques sportifs un terrain de choix pour la publicité de leurs produits. Mais pour le sportif et davantage encore pour le journaliste sportif comme moi, le sport est encore quelque chose d'autre et de plus important, c'est la langue la plus directe et la plus facile qui puisse être. Permettez-moi d'étayer ce qui précède par une anecdote que je me plais à raconter, mais qui me semble bien illustrer la signification qu'a le sport dans le monde. Il s'agit d'une conversation que j'ai eue il y a longtemps de cela, peut-être en 1950 ou 1952, avec Jules Rimet, qui a été pendant 25 ans président de la fédération de football; c'était peu après les championnats du

monde de football au Brésil. Voici ce qu'il disait: «Prenez onze garçons originaires de onze pays différents, parlant tous une autre langue, appartenant à d'autres races et à d'autres croyances religieuses; donnez-leur un ballon et un arbitre et ils jouent, s'amuse et s'entendent et finissent par devenir amis.» Aucune autre activité humaine, si ce n'est le sport, n'est capable de produire cet effet-là. Le sport est bien la langue la plus universelle que l'on puisse et pourra jamais concevoir. D'où les luttes que l'on se livre pour le dominer et s'en servir. Le sport se manifeste aussi à travers le chronomètre, le ruban métrique, le jeu par équipe, le moteur, etc... C'est pourquoi aussi, depuis que le sport a été réhabilité voilà un siècle, l'homme a pu défaire peu à peu les nœuds des filets qui le tenaient prisonnier, montrant ainsi de façon frappante la thèse souvent défendue par Saint-Exupéry, qui disait: « Être un homme, c'est sentir qu'en apportant sa pierre, on contribue à construire un mur ».

Cette prodigieuse aventure des temps modernes que nous vivons donne la possibilité, où que l'on soit et quelle que soit notre spécialité, de nous identifier avec ceux qui ont fait du sport un art unique. Tout a commencé, ou plutôt recommencé à la fin du siècle dernier, à un moment où les hommes attachaient très peu d'importance à leur condition physique et ne se préoccupaient que de la pointe de leur moustache ou de la qualité de leur chemise. L'homme n'a commencé à lutter contre ses propres limites, à multiplier ses expériences, ses études et ses échanges qu'avec l'avènement du moteur et de la bicyclette qui, notamment à Barcelone, se multiplièrent très rapidement et l'on commença à constater un intérêt pour les sports mécaniques. Peu à peu, le sport se

convertit en phénomène social dont on ne peut plus aujourd'hui contester la force de pénétration et l'importance. Ainsi le sport est, sous sa forme la plus développée, c'est-à-dire les grandes compétitions, devenu le signe dominant du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, chaque siècle a été dominé par un certain phénomène ou par des hommes. En effet, nous pouvons considérer le XVIII<sup>e</sup> siècle comme étant le siècle des révolutions, siècle de changements philosophiques préconisés par Rousseau et Voltaire, qui menèrent les masses à l'accès social du pouvoir. Le XV<sup>e</sup> fut le siècle des grandes découvertes. Le XIX<sup>e</sup> siècle fut le siècle de la révolution sociale, avec les idées de Marx et sa société matérialiste.

Par contre, nous pouvons considérer, et personne ne le niera, que le XX<sup>e</sup> siècle a vu le sport se convertir en un fait social déterminant pour notre temps. Ce XX<sup>e</sup> siècle nous a apporté ce phénomène nouveau qu'est la société des loisirs que l'on découvre dans tous les pays, au fur et à mesure que ceux-ci atteignent un degré de développement élevé; le ski, la voile, l'équitation et les autres sports y acquièrent une importance remarquable. Au travers de tout cela, le sport est l'un des phénomènes que les masses perçoivent de façon directe. La progression constante des moyens d'information a également permis une vulgarisation des sports, surtout dans notre pays, où, malheureusement, les programmes scolaires contiennent de nombreuses et regrettables lacunes. Il est paradoxal de constater que l'Espagne, avec l'Italie, sont les seuls pays au monde à publier quatre quotidiens exclusivement sportifs, 25 hebdomadaires également à caractère sportif et plusieurs revues mensuelles ayant pour but unique la diffusion du phénomène sportif. C'est là un fait très important dans un pays qui

lutte encore contre les dernières séquelles de l'analphabétisme, surtout lorsque l'on sait que le nombre de ses sportifs est faible. C'est pourquoi je voudrais faire état, une fois de plus, de la sagesse de cette Faculté des sports, qui chaque année fait, pour son programme des cours, appel à un journaliste. Je suis heureux d'avoir l'occasion de mettre à votre disposition mes 25 ans d'expérience de journaliste sportif et d'ex-sportif, et de vous faire part de la merveilleuse aventure de ma profession qui m'a permis, au cours de cette dernière décennie, de faire chaque année plus de 100 000 kilomètres pour suivre dans les cinq continents l'aventure sportive. Je crois que nous tous, de la presse sportive, avons eu la chance de choisir la meilleure des professions, car je doute qu'il en existe une aussi merveilleuse que le journalisme sportif. Quelqu'un a dit que les journalistes sportifs sont les derniers troubadours des temps modernes. Il est vrai que les exigences auxquelles nous devons faire face sont très élevées. Il nous faut tout faire; nous devons écrire, commenter et communiquer l'évènement sans oublier la moindre anecdote, le moindre détail, et tout ceci dans un laps de temps si bref qu'il ne connaît pas de pardon. Le journal ferme à une heure bien déterminée et sort avec ou sans notre information, avec ou sans nos commentaires, sans chercher à savoir si l'envoyé spécial a ou non fait ce qu'il est humainement possible pour que l'information arrive. Ce n'est pas un travail qui, une fois terminé, permet le repos, car lorsque le dernier article du jour est rédigé, il nous faut déjà penser à la façon de commenter les informations du lendemain. Tout ce que nous faisons a une vie aussi éphémère que celle d'un journal. Il n'y a rien de plus triste que le journal de la veille; le journal naît et meurt toutes les 24

heures et ce qui hier était vérité ne le sera peut-être plus aujourd'hui; il est indiscutable que le journaliste est esclave de cette servitude et qu'il doit s'y consacrer avec un intérêt et un dévouement total et absolu. Cependant toutes choses ont leurs avantages. En effet, la vie du journaliste n'est pas uniquement de travail et peut-être l'une des principales compensations est l'éventail d'anecdotes qui illustrent notre vie. Je me rappelle qu'il y a quelque 20 ans, j'avais invité un directeur général de l'enseignement universitaire à assister à une manifestation d'athlétisme et il me dit: « Je ne sais pas si je pourrai y assister, mais si je peux me libérer, quel jour me conseillez-vous? » Je lui répondis que le meilleur jour était celui des finales du 100 mètres, étant donné que c'était là la spécialité la plus spectaculaire. Le directeur général de l'enseignement me dit alors: « Et bien d'accord, j'irai assister à la fin de cette épreuve, mais je ne sais pas si j'aurai le temps d'assister aux finales! »

Cette conversation prouve de façon indiscutable que même au niveau le plus élevé de notre culture, existe une méconnaissance des sports qui nous oblige, nous autres journalistes sportifs, à nous demander si nous ne sommes pas responsables de ce que ce manque d'information, ou plutôt si ce manque de formation n'est pas dû à une orientation mal appropriée.

Hier, j'ai vu à la télévision un match de football opposant l'Espagne à la Hongrie. Je ne me propose pas d'analyser le résultat, la technique ou le déroulement du match, mais j'ai remarqué que l'équipe espagnole ne faisait pas preuve de cet intérêt, de cet allant et de cette rage qu'elle met d'habitude dans les compétitions internationales. Ceci m'a rappelé une anecdote anglaise remontant à la

dernière guerre qui disait que, si les Anglais ont gagné la guerre, c'est parce qu'ils l'ont considérée comme une compétition sportive. Quant à moi, j'ai pensé hier que, si nous autres Espagnols voulions bien considérer un match sportif comme une guerre, nous aurions les meilleures chances de l'emporter.

Une autre anecdote de ma vie sportive que je voudrais mentionner, révèle très bien toutes les servitudes des chefs d'Etat. J'étais avec le roi Hussein, qui me fait l'honneur de son amitié—pardonnez le manque de modestie d'en faire état, mais c'est justement lui qui, en nous faisant ses adieux pour rentrer dans son pays, disait: « Et maintenant se termine la vie de roi! » Comme je l'ai dit au début de mon allocution, nous assistons depuis quelque temps à une offensive dirigée contre la politique adoptée par le président du Comité International Olympique qui cherche à conserver aux Jeux Olympiques le respect de l'amateurisme qui est foulé aux pieds dans de nombreux domaines. Il serait peut-être intéressant de revoir les débuts du phénomène Olympique et les événements les plus importants qui l'ont marqué tout au long de son histoire. Comme chacun sait, le mouvement Olympique a été, à la fin du siècle dernier, à l'origine de cet engouement pour le sport que nous connaissons aujourd'hui. Un pédagogue illustre, le Baron de Coubertin, constatant que la jeunesse européenne passait par une crise de formation sociale extraordinaire, remarquant que l'on ne leur offrait qu'un enseignement qui ne donnait aux élèves aucun sens collectif, qui ne leur apprenait pas que le monde est la communauté de tous, estima que le seul moyen de donner aux étudiants ce sens de l'équipe était justement le sport. Coubertin s'est sans doute inspiré du système d'enseignement

en vigueur en Angleterre. En effet, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'enseignement dans ce pays reposait sur les « Collèges », les « Public Clubs » où les élèves vivaient en internats. Étant donné que ces internats se trouvaient à l'extérieur des agglomérations urbaines, le temps libre ne manquait pas pour pratiquer, en dehors des cours, des exercices en plein air et partant, de canaliser ainsi cette activité vers la pratique des sports, et notamment des sports d'équipes. Rappelons à cet égard, la naissance d'un sport universitaire extrêmement important, le rugby. Je crois pouvoir dire que c'est le sport universitaire par excellence qui ne peut être joué que par des hommes de bien. C'est en effet un sport très dur, demandant de tels efforts physiques que l'on ne peut le pratiquer qu'en faisant preuve de sportivité et de respect pour l'adversaire, étant donné que, dans le cas contraire, ce sport serait le plus brutal de tous. J'en rappelle à cet égard, une phrase de Giraudoux qui comparait le football au rugby—et je prie ceux d'entre vous qui pratiquent le football de m'excuser—car il disait : «Le rugby est un sport de canailles pratiqué par des hommes de bien (gentleman) tandis que le football est un sport d'hommes de bien pratiqué par un bon nombre de personnes qui peut-être ne réunissent pas ces conditions ». La naissance du rugby a été un phénomène typiquement anglais, typiquement britannique du nord de l'Angleterre. Coubertin, qui avait étudié en Angleterre la formation pédagogique des jeunes, a voulu donner à la jeunesse européenne, à la jeunesse continentale, ce même esprit d'équipe que les Anglais avaient su transmettre à leurs jeunes. Pour ce faire, Coubertin avait estimé que le meilleur moyen serait le rétablissement des Jeux Olympiques et ce, à un moment où l'Europe s'atomisait du point de vue

politique et où sa société vivait les brillants moments de la « Belle Époque », pendant laquelle l'on donnait la préférence à tout ce qui était amusement et frivolités. C'est alors que Coubertin estima le moment venu de rétablir les Jeux Olympiques et il convoqua à la Sorbonne, comme vous le savez tous, sa fameuse conférence qui réunit les représentants de 11 pays et qui donna naissance aux Jeux Olympiques modernes.

Les six premiers Jeux furent très simples et très faiblement esquissés. Les premiers à Athènes; les seconds à Paris qui devaient durer trois mois; puis à Saint-Louis, ce qui fut une agréable excursion vers le nouveau continent; les Jeux de Londres, qui connurent déjà le rigorisme et le pragmatisme que les Anglais ont pour habitude de donner à leur organisation. Ce n'est qu'en 1912, lorsque les Scandinaves organisèrent les Jeux Olympiques en Suède que se dessina réellement ce qui, plus tard, devait devenir la manifestation sportive la plus importante du monde.

Après la parenthèse de la première guerre mondiale, le monde avait besoin de quelque chose susceptible de réunir les anciens adversaires, et c'est à ce moment-là que survint ce qui, à mon avis, peut-être considéré comme la création du mythe Olympique, je veux parler de la première Olympiade de l'après-guerre, les Jeux d'Anvers; pour la première fois, l'on prêta le serment Olympique, serment qui précédemment, fut prononcé par un grand athlète et un grand sportif, Victor Boin, qui pendant 8 ans avait été président de la Société Internationale d'Alpinisme. C'est au cours des Olympiades de l'après-guerre, que le sport devait connaître sa première grande expansion. Ecoles et universités lui ouvrirent les portes. Les Jeux Olympiques n'étaient déjà plus l'entreprise de quel-

ques enthousiastes ni le but que s'était donné un groupe d'amis, mais étaient devenus une affaire d'Etat qui préoccupait les gouvernements. Nous constatons ainsi que, tout d'abord à Anvers, puis à Paris et à Amsterdam, les Jeux Olympiques se transformèrent en une organisation non plus seulement sportive, mais aussi mondiale qui, comme nous le verrons ne cessera de prendre de l'importance.

1932 fut pour les Jeux d'hiver et d'été l'année du grand saut vers Los Angeles. Bien que tous s'accordaient à dire que ces Jeux seraient un échec, étant donné la nécessité de traverser l'Atlantique en bateau et les exigences des sports et des compétitions d'alors, les Jeux de Los Angeles connurent un succès sans précédent qui donnèrent à penser que les Jeux Olympiques étaient ce que le monde pouvait organiser de plus sérieux. Les hommes politiques s'en sont aussi rendus compte et le national socialisme qui devait donner des caractéristiques nouvelles à l'Europe politique de cette époque, se rendit également compte que le puissant aimant de la jeunesse était précisément les Jeux Olympiques et le sport en général. C'est ainsi que l'Allemagne nazie tint les meilleurs Jeux Olympiques que l'on eût connus jusqu'en 1936. Ils eurent, en dépit des incidents raciaux qui dégénérent en incidents internationaux, un caractère beaucoup plus général. Quant aux incidents, ils furent réglés grâce, en grande partie, au sens diplomatique du Président du Comité International Olympique d'alors, le Comte de Baillet-Latour, qui avait réellement compris ce qui était en jeu; grâce à ses interventions, ces Jeux passèrent à l'histoire comme un exemple de grande organisation sportive et ce, en dépit de ses quelques fausses notes d'ordre politique.

Une nouvelle parenthèse s'ouvre à l'issue de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale; elle va des Jeux Olympiques de Londres en 1948 jusqu'aux Jeux de 1956 à Melbourne, époque pendant laquelle le sport connaît un impact sociologique des plus importants.

C'est grâce à ce moment que se dessinent dans le sport des contours scientifiques et que les exigences sociales y atteignent un maximum de rigueur. Ainsi, à Helsinki, l'on assiste à l'apogée des Jeux, des Jeux qui correspondent aux canons fixés par le Baron de Coubertin et qui satisfont en même temps tous ceux qui ont fait de la technique sportive et des exigences des compétitions, le but et le principal idéal de leur vie. Helsinki donna aux Jeux Olympiques leur juste dimension et permit de réunir l'idéalisme des premiers Olympioniques avec le technicisme de ceux qui considèrent le sport comme une manifestation de la physiologie, de la morale, etc. Melbourne, c'est le voyage aux Antipodes, la découverte d'un nouveau monde, c'est l'apport à un continent si éloigné de l'Europe et de l'Amérique, de cette notion que le sport est un facteur d'union et non de scission et que les rivaux les plus acharnés dans la piscine ou sur les stades, peuvent, de par leur rivalité, devenir les meilleurs amis du monde. Pendant les Jeux de Melbourne eut lieu un fait des plus importants, à savoir l'invasion de Budapest par les troupes russes. L'Olympisme à ce moment-là démontra qu'il était à même d'ouvrir les villes les plus fermées et obtenir, à l'instar de ce que l'on avait tous les 4 ans pendant les guerres helléniques, une trêve afin que l'Olympisme puisse vivre son miracle quadriennal. Au plus fort de la bataille contre les troupes russes à Budapest, l'Olympisme ouvrit une trêve et obtint que l'équipe Olympique hongroise puisse se rendre à Mel-

bourne avec tous ceux qui avaient été sélectionnés. C'est à cette époque que l'on put assister à ce qui fut, à mon avis, la plus émouvante cérémonie de tous les Jeux Olympiques. Un jeune Chinois, étudiant de 17 ans, avait écrit au Comité International Olympique, pour demander que, contrairement à la cérémonie d'ouverture où les équipes défilent en rangs ordonnés derrière leur drapeau, les athlètes puissent lors de la cérémonie de clôture, défiler mêlés les uns aux autres en signe de fraternité et d'amitié entre les sportifs du monde entier. Cette cérémonie qui avait, comme point de départ, un symbolisme aussi exemplaire, l'a peut-être perdu pendant les Jeux Olympiques qui suivirent. Mais nous voici à la cérémonie de clôture de Tokyo, présidée par l'Empereur du Japon, figure de légende que ses propres sujets n'avaient jamais pu voir, personnage au visage sévère et fermé. Les athlètes défilent devant sa tribune et les Néo-Zélandais s'apercevant qu'ils passent devant l'Empereur, se tournent vers lui et font ces révérences et courbettes typiquement japonaises. Je crois être l'un des rares privilégiés à avoir vu, à ce moment-là, sourire Sa Majesté l'Empereur qui avait bien compris ce mélange d'humour et de solennité que les Néo-Zélandais donnaient à cette manifestation un peu désordonnée, mais combien cordiale et fraternelle. Si nous poursuivons notre histoire des Olympiades, nous constatons qu'après Melbourne, les Jeux sont entrés dans leur phase actuelle, à savoir l'époque du gigantisme. Rome, en dépit du fait qu'il est très difficile d'y créer quelque chose de monumental, puisque Rome est la ville des monuments par excellence, réussit néanmoins à organiser des Jeux Olympiques monumentaux. Je crois que ces Jeux furent les premiers du genre. Les installations sportives construites furent

réellement exemplaires et je suis convaincu qu'ils passeront à l'histoire au même titre que le Colisée. Son Palais des Sports est un modèle d'installations sportives et les autres installations sont non seulement pour les architectes et les techniciens, mais également pour les simples sportifs, de véritables modèles d'harmonie architecturale.

Après Rome, Tokyo voulut suivre l'exemple donné par l'Angleterre, tout en construisant des installations Olympiques grandioses et en leur donnant un peu de couleur typiquement japonaise. Ce fut le sport qui, grâce aux Jeux Olympiques, ouvrit le Japon au monde moderne. En effet, avant 1933, seuls quelques rares privilégiés avaient eu l'occasion de pénétrer dans ce monde si enchanteur, si fermé et si plein de mystères. A cette époque, le Japon prit la décision de s'ouvrir au monde et de lui montrer ce qu'il avait de mieux. Il s'ouvrit à toute la jeunesse du monde entier, convaincu de ce qu'elle rencontrerait au Japon la jeunesse japonaise et de ce que cette rencontre du monde oriental et occidental serait bénéfique pour tous. Toutes les barrières, toutes les idées reçues qui avaient, pendant si longtemps, maintenu le Japon à l'écart du monde, allaient disparaître. Le Japon, avec ses extraordinaires Jeux Olympiques, avec ses exploits remarquables dans tous les domaines humain, sportif ou des compétitions, atteignit pleinement le but qu'il s'était fixé. A la suite du Japon, un autre pays s'intégra à la famille des pays civilisés. Avec tout le respect que mérite le Mexique, ce pays n'avait pas encore atteint son plein développement. Lorsqu'il crut y être parvenu, lorsqu'il considéra le moment venu pour se mesurer aux autres pays, il demanda et obtint l'organisation des Jeux Olympiques qui furent réelle-

ment des Jeux exemplaires à tous égards. En dépit de l'altitude, qui avait été considérée par les détracteurs du Mexique comme un obstacle insurmontable, le Mexique réunit la jeunesse du monde entier représentée par les 23 sports Olympiques. Le Mexique sut donner à ces Jeux les exigences techniques les plus strictes et les entourer de manifestations culturelles d'une qualité et d'un niveau jamais vus jusqu'alors.

Munich, modèle remarquable, servira d'exemple non seulement pour le sport aux Jeux Olympiques, mais pour bien d'autres choses encore. Les Allemands ont donné à leur Jeux une rigueur comme peu de pays sont à même de le faire. Il ne s'agit pas seulement de la perfection des installations et du matériel technique qui les dessert, mais il s'agit également de l'information. En effet, la transmission des résultats, les facilités de travail offertes aux journalistes, l'emplacement fonctionnel des tribunes de spectateurs, les moyens de transport et tout ce qui entre dans le cadre d'une grande manifestation de masse comme le sont les Jeux Olympiques, furent prévus avec une méticulosité vraiment extraordinaire. Tout cela a été possible, parce que l'Allemagne a, entre autres vertus, celle d'une formation scolaire et académique très soignée. Le sport y a toujours occupé une place de choix. Rares sont, s'il y en a, les écoles allemandes qui ne donnent pas au sport toute l'importance qui lui revient, tant du point de vue des compétitions que du point de vue social. Bon nombre des qualités des Allemands sont justement dues à cette formation sportive qu'ils acquièrent dans les écoles. C'est pourquoi il est difficile de trouver chez les athlètes de ce pays une tendance au professionnalisme, si fréquente dans les pays latins.

Le phénomène de l'amateurisme et de sa tendance au professionnalisme est généralement le propre des pays latins. Il est, en effet, rare qu'un professionnel se cache derrière un athlète amateur anglo-saxon. Un professionnel scandinave ou nord-américain l'est de façon claire comme l'est, par exemple, le joueur de football espagnol ou les boxeurs ou cyclistes italiens; ils paient leurs impôts, signent leurs contrats et sont satisfaits d'être professionnels. Le grand malaise de l'Olympisme et de l'amateurisme est justement dû à cette confusion actuelle. L'athlète amateur touche de l'argent, ne travaille pas, vit exclusivement de son sport et signe, sans honte aucune, un serment par lequel il affirme être amateur, vivre de sa profession et avoir toujours été amateur. Je crois que si nous extirpions des Jeux Olympiques et de l'amateurisme toute cette confusion due au serment, le sport mondial redeviendrait beaucoup plus sincère. Le sportif pourra alors être ou bien 100% professionnel ou 100% amateur, puisque le fait d'accepter une aide économique, ou d'obtenir une promotion sociale grâce au sport ne serait plus incompatible avec la qualification d'amateur. Je crois que c'est là l'une des tâches du journalisme: il faut non seulement informer mais aussi orienter les lecteurs sur la bonne voie, sur la voie de la sincérité du sport en tant qu'école de formation, que ce soit en tant que professionnel ou qu'amateur. Il faut, en effet, insister sur cet aspect de sincérité qui est l'une des caractéristiques du sport. Le jour où nous autres journalistes réussiront à obtenir que le sport entre vraiment dans les programmes scolaires et que l'on poursuive à l'université ce travail d'initiation commence à l'école, ce jour-là nous aurons rendu un très grand service.